

CHAPITRE XIV.

I. Tournois (suite). — II. Armes. — III. Vêtements, armoiries. — IV. Chevaux.

I.

Tous les combattants ne sortaient pas de la lice comme ils y étaient entrés. On en emportait plus d'un. L'on cite tel tournoi du xv^e siècle, où périrent quarante-deux chevaliers et autant d'écuyers. L'Église proscrivit de bonne heure ces jeux sanglants. Un évêque de Saxe, en 1175, à la suite d'un tournoi où seize champions avaient été tués, excommunia, non-seulement tous les combattants, mais tous les assistants. Les anathèmes n'eurent pas un plus grand succès contre les tournois que n'en eut contre le théâtre, au xvii^e siècle, toute l'éloquence de Bossuet, qui ne fit pas un seul jour fermer l'Opéra ni la Comédie. Il faut bien au monde les divertissements assortis à son goût, à ses mœurs et à ses lumières.

Les tournois étaient des divertissements nobles et utiles pour le temps. Le roi René, qui a écrit un

traité sur ce sujet, leur attribue quatre avantages : de bien faire connaître l'ancienneté de la noblesse par les armoiries; de donner lieu à rappeler publiquement aux chevaliers les lois de la chevalerie et à punir ceux qui les ont violées; d'exercer les jeunes chevaliers aux combats et de les préparer par une petite guerre à la grande; enfin de gagner le cœur d'une maîtresse ou de se faire pardonner une offense.

Il y avait une utilité politique très-réelle à réunir dans des fêtes pacifiques la noblesse, qui faisait alors partie de la constitution de l'État. Il n'y en avait pas moins à exciter l'émulation par ces concours militaires où chacun mesurait sa valeur et son adresse à celles d'autrui. Ce n'était pas une raison pour qu'on y répandit le sang. Et on l'y répandit moins à l'origine qu'à la fin de la chevalerie. Ce fut un raffinement du spectacle. Pour enchérir et attirer davantage l'intérêt, les chevaliers se plurent à mettre leur vie en péril. La coquetterie et le bon goût français devinrent aussi une cause d'imprudence. On voulut des armures moins massives pour les avoir plus élégantes. Les Allemands et Flamands, gens moins délicats, gens prudents, fabriquaient pour les tournois de lourdes et épaisses armures; leurs chevaliers semblaient des tours; le danger était diminué, comme aussi la grâce.

La *joute* était le genre de combat le plus grave.

C'était un duel, où les armes courtoises et les lances de rochet étaient souvent échangées contre les armes de combat. Un défi le précédait ordinairement et déterminait les armes qui devaient être employées. Lorsqu'il y avait *armes à outrance*, c'était en général entre des ennemis ou des guerriers de nations différentes. L'honneur national était alors en quelque sorte engagé, et l'on pouvait penser qu'un tel combat valait la vie d'un homme. Il y avait souvent des joutes hors des tournois. Tel chevalier, permission obtenue, publiait *joutes à tout venant*; il suspendait les écus de paix et les écus de guerre, et ceux qui se présentaient désignaient eux-mêmes, en touchant les uns ou les autres, s'ils voulaient combattre au glaive de guerre ou de paix.

Les *combats à la foule* imitaient les grandes mêlées de la guerre; les *joutes*, les duels et combats singuliers; les *castilles*, l'attaque et la défense d'un château; les *pas d'armes*, l'attaque et la défense d'un passage difficile, d'un pont, d'un défilé, d'une rivière. Toutes les phases principales de la guerre sérieuse étaient ainsi représentées dans ces jeux qui en étaient le prélude et l'école. On construisait pour les castilles de petits châteaux en bois, que les combattants se disputaient avec un acharnement souvent funeste. Le langage populaire en rend encore aujourd'hui témoignage : chercher castille, c'est chercher querelle. Ces divers genres de com-

bats diversifiaient le tournoi, qui se terminait ordinairement par un combat à la foule et un coup de lance en l'honneur des dames.

II.

En parlant des armes, il faut distinguer l'époque et le rang : l'époque, parce qu'elles changèrent comme toutes choses ; le rang, parce que le chevalier et l'écuyer ne portaient pas une armure semblable. Si le moyen âge n'a pas inventé la hiérarchie, il en a du moins tiré la quintessence. Jamais siècle ni nation n'eut à ce point le génie et la manie de superposer les hommes aux hommes et de faire de la société une échelle à mille degrés. Seulement, une échelle sert à monter, et dans la société féodale on ne montait pas. Chacun vivait et mourait sur l'échelon où l'avait placé le bonheur ou le malheur de sa naissance. C'était un régime fondé sur l'inégalité des conditions humaines.

Ceci est moins exact pour la chevalerie que pour les autres parties de la société féodale, puisque le mérite seul faisait chevaliers ceux que la naissance avait faits nobles, puisque d'écuyer on devenait chevalier. Toutefois, l'esprit hiérarchique se retrouve dans l'étiquette qui fixait et distinguait les armes et les vêtements des chevaliers et des écuyers. Le chevalier portait le heaume, la lance, le hau-

bert et la cotte d'armes. Le heaume était un lourd pot de fer qui enveloppait toute la tête. Quand la *ventaille* ou visière en était baissée, on n'y respirait qu'avec peine et l'on y ressentait une chaleur difficile à supporter. Souvent deux combattants s'arrêtaient pour lever la visière et respirer. On estimait fort celui qui pouvait rester longtemps dans cette prison sans demander répit. La lance était longue et droite; on y employait ordinairement le bois de frêne; elle était armée d'un fer large et tranchant que Froissart appelle *glaive*; les glaives de Poitiers eurent d'abord beaucoup de renommée, plus tard ceux de Bordeaux. A l'extrémité de la lance flottait le pennon du bachelier ou la bannière du chevalier banneret. La lance était l'arme noble par excellence, plus noble que l'épée. Le haubert était une cotte de mailles de fer ou d'acier à l'épreuve de l'épée; il enveloppait le corps comme une blouse, et descendait jusqu'aux genoux environ. Les chevaliers ne portaient pas de cuirasse par-dessus le haubert au temps de saint Louis. Au siècle suivant, l'usage des cuirasses et des armes de fer plein prévalut. Ce changement se fit peu à peu: d'abord on renforça le haubert de quelques plaques de métal aux endroits les plus exposés, à la poitrine, aux épaules, aux coudes. Puis les plaques se rapprochèrent, s'enchevêtrèrent comme des écailles, puis elles se soudèrent, se fondirent ensemble, et les

souples armures de mailles furent tout à fait remplacées par les pesantes panoplies d'acier, de bronze ou de fer battu. Ce changement, accompli au temps de Philippe le Bel, fut pour quelque chose dans les nombreux désastres que la chevalerie subit au XIV^e siècle. L'usage des armes à feu, qui s'introduisit vers ce temps, et qui devait par la suite faire abandonner les armures, en fit au contraire d'abord augmenter l'épaisseur, pour les rendre capables de résister aux nouveaux projectiles. Le chevalier fut opprimé sous le fardeau, et, renversé, fut hors d'état de se relever. La cotte d'armes était une longue tunique fendue sur les deux bras; les armes du chevalier y étaient peintes ou brodées devant et derrière.

L'écuyer ne portait qu'un chapeau de fer plus léger que le heaume, l'épée, la cuirasse et l'écu, bouclier rond fait de bois, de cuir et de fer.

Il n'est pas besoin de dire que le chevalier portait aussi l'épée et l'écu, sans parler de la *plommée* ou *plombée*, lourde massue armée de plomb, de fer ou d'acier, fort en usage au temps de saint Louis, des *grèves*, ou bottines de fer ou d'acier, des cuisards et des brassards de fer, des gantelets de fer. Le fer couvrait donc le chevalier des pieds à la tête; mais il disparaissait sous la brillante cotte d'armes, sous l'or, les pierreries et les panaches dont le heaume était souvent orné.

III.

L'écuyer ne portait pas non plus le même vêtement que le chevalier. La différence était moins de la forme que de l'étoffe. L'écarlate, le vair, l'hermine, le petit-gris étaient réservés au chevalier; lui seul aussi pouvait revêtir le manteau long; lui seul pouvait porter des ornements d'or. L'écuyer n'en portait que d'argent, et toujours une différence de costume devait distinguer le rang. Quand les chevaliers portaient robes de velours, les écuyers n'en devaient porter que de soie, damas ou satin. C'était une étiquette sévère, et les rois rendirent mainte ordonnance pour interdire aux roturiers l'usage des nobles métaux dans leur parure. Le chevalier était *don*, *sire*, *messire*, *monseigneur*, et sa femme *dame*, *madame*. L'écuyer n'était que *monsieur* ou *damoiseau*, et sa femme *damoiselle*. Le chevalier seul avait des armoiries.

L'usage des armoiries est un des plus curieux de la chevalerie et un de ceux qui ont laissé le plus de traces en se liant étroitement à toute idée de noblesse et d'ancienneté de race. Si l'on ne considère que l'emblème et la devise, les armoiries sont de tous les temps. Tous les peuples primitifs, plus habitués à chercher des aventures qu'à déchiffrer des livres, et plus habiles à retenir un signe qu'un

..

nom, les ont mises en usage. Les sept chefs devant Thèbes avaient sur leurs boucliers des emblèmes et des devises. Il est donc superflu de démontrer qu'un comte de Flandre, vingt ans avant les croisades, faisait représenter, dans son sceau, un lion sur un écu.

Mais l'usage des emblèmes et devises, jusque-là rare et arbitraire, devint général à l'époque des tournois et des croisades, et prit une importance considérable. Celui des couleurs s'y associa vers le même temps, et ces deux sortes de signes, combinés de mille manières, devinrent distinctifs pour les familles nobles. Les noms des couleurs, dans le blason, ont presque tous une origine orientale : *gueules* (rouge) est le mot persan *gull*; *sinople* (vert), à peu près le nom d'une ville d'Asie (Sinope); *azur* est d'origine arabe. Il n'en faut pas conclure que le blason soit un emprunt fait dans les croisades aux peuples orientaux. Dans ces grandes expéditions, l'Orient et l'Occident se modifièrent l'un l'autre d'une manière générale. Mais on a tort d'endetter à tout propos un peuple envers un autre de tel usage, de telle institution.

Les Germains, entrés en Gaule, adoptèrent le sayon gaulois, et le portèrent par-dessus leurs armes. Allongé et fendu sur les côtés, le sayon devint la *cotte d'armes*. C'était un pardessus où les chevaliers, dès avant la croisade, étalaient tout leur luxe.

Drap d'or et d'argent, riches fourrures d'hermine, de martre zibeline, de gris, de vair, étoffes de soie et de velours, on n'y épargnait rien. On y mettait une vanité extrême, et un écrivain d'alors s'écrie : « Nous soupirons après une peau de martre comme après le bonheur suprême. » On décora ces cottes d'armes de signes, de broderies, de découpures (bandes, jumelles, fascés, lambeaux, sautoirs, chevrons, chefs et autres pièces), soit de drap d'or et d'argent sur les fourrures, soit de fourrures sur les draps d'or et d'argent. Les chevaliers portèrent donc leurs armoiries sur la cotte d'armes avant de les porter sur l'écu. Ils ne tardèrent pas à appliquer sur l'écu un morceau de la cotte d'armes, puis à en faire représenter l'image par la peinture. Les hérauts appelèrent alors *métaux* les draps d'or et d'argent, *couleurs* les pannes (étoffes) et les fourrures simples; les fourrures composées gardèrent leur nom. Deux métaux : l'or et l'argent. Cinq couleurs : gueules, sinople, sable (*sabellina pellis*, peau de martre zibeline, de couleur noire), azur, pourpre. Deux fourrures : l'hermine et le vair (*vairius*, marqueterie d'hermine et de gris).

Après avoir imité sur l'écu le fond de la cotte d'armes, métal, couleur ou fourrure, le peintre d'armoiries (c'était une spécialité) y représentait aussi les signes dont elle était couverte, découpures ou objets empruntés de la nature. On appelait

ceux-ci dans le jargon héraldique *meubles d'armoiries*. Ils étaient de toutes sortes : croix multiformes, la plupart du temps des croisades ; parties du corps humain : tête, cœur, bras, mains ; châteaux et tours crénelés ; animaux sauvages ou domestiques ; oiseaux : l'aigle, le coq, l'épervier chaperonné avec les grelots aux pieds, le paon se mirant dans sa queue en roue, le phénix sur son bûcher ; astres : le soleil avec un nez, une bouche et deux yeux ; des croissants, des étoiles, des comètes ; objets de guerre : épée, flèches, molettes d'éperons, etc. En général, ces signes rappelaient le souvenir de quelque exploit glorieux. Un vieux poète parle des vaillants hommes qui

Ont laissé pour témoins les marques honorables
De leur grande valeur sur le fond d'un écu.

C'est seulement dans la décadence que les signes dégénérèrent en rébus (armes parlantes), et que l'on attribua aux couleurs une signification : subtilités de mauvais goût que n'épargnera pas le bon sens de Rabelais.

IV.

Il est impossible de ne pas dire un mot de ce *fier et fougueux animal* qui a joué dans la chevalerie un rôle assez important pour lui donner son nom.

Avouons d'abord qu'au moyen âge, aussi bien que dans l'antiquité, les chevaux qui comprennent et qui parlent appartiennent exclusivement à la poésie. Ceux d'Achille et le fameux Bayard n'ont point de frères dans l'histoire. Toutefois, le cheval était étudié à fond, employé et nommé suivant ses aptitudes diverses. Les grands chevaux de bataille et de tournoi étaient appelés *destriers*, parce que l'écuyer les tenait à sa droite derrière son maître, qui ne les montait qu'au moment de l'action, tout frais et reposés; d'où *monter sur ses grands chevaux*. Jusqu'à ce moment, le chevalier chevauchait sur des montures d'allure plus commode et plus douce : le coursier, pour une marche rapide; le roussin, le courtaud, le palefroi, la haquenée, pour une marche plus tranquille. Ces derniers étaient aussi les paisibles véhicules des châtelaines et des ecclésiastiques. Monter une jument, c'était déroger; c'était un signe de roture ou de dégradation. On pense que ce préjugé avait son origine dans une précaution sage : celle de favoriser la multiplication de l'espèce, en réservant les mères aux travaux de la paix.
